

l'Évangile. Et que dites-vous de nos Églises qui se soutiennent toutes seules en l'absence de leurs conducteurs spirituels ? Il valait la peine d'être expulsé pour faire une si belle expérience. Nous entendons dire que chez les Molapo, il y a foule aux assemblées du dimanche. J'avais formé le projet de m'y rendre pour visiter les chrétiens, mais l'état du pays m'en a empêché. Jusqu'à présent, à peu près tous les dimanches, tandis que M. Maitin faisait les services dans la station, je suis allé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, annoncer l'Évangile dans les villages. Je ne puis pas dire que j'aie vu beaucoup de fruits de ces prédications volantes, si ce n'est cependant une plus grande affluence de gens aux assemblées de la station. Mais généralement je trouve de l'accueil, je vois des personnes qui paraissent attentives, émues. Il faudrait pouvoir entretenir cela. Malheureusement, je ne sais trop comment je pourrai continuer ces courses. Tous nos chevaux, jusqu'au dernier, viennent de succomber à une épizootie. Les Bassoutos qui nous entourent n'en ont presque plus, et je ne pense pas que nous puissions nous en procurer avant la fin de la guerre.

Ce qui m'intéresse toujours beaucoup, c'est l'école que nous tenons, cinq fois par semaine, ma femme et moi. Jusqu'à présent, nous avons eu régulièrement de 70 à 90 enfants. S'ils font peu de progrès pour autre chose, ils savent par cœur un grand nombre de ces jolis chants d'école qu'ils aiment tant, et dont M. Ellenberger vient de nous livrer un recueil imprimé.

« L. DUVOISIN. »

M. Jousse, dans une lettre écrite le 10 mai, confirme pleinement les appréciations de M. Duvoisin :

« C'est encore de la Natalie que je vous adresse ces lignes. Depuis notre arrivée ici, les communications entre ce pays et le Lessouto ont été interrompues, et nous n'aurions

pu sans danger pour la vie de nos gens, pour la nôtre, entreprendre d'avancer. Les événements se déroulent avec lenteur ; cependant, les questions font leur chemin, et si nous en jugeons d'après la presse de l'État-Libre, les Bassoutos pourront reconquérir, sinon la totalité, du moins une bonne partie du territoire qu'on leur avait ravi. Une pétition circule parmi les Boers pour demander à leur Assemblée législative que le Calédon devienne la frontière qui sépare le Lessouto de l'État-Libre. L'état actuel des choses permet de penser que les représentants du peuple souscriront à cette demande. Reste à savoir si les Bassoutos accepteront un tel arrangement (1). Il est évident pour tout le monde que le pays qu'on se proposait de laisser à Moshesh est insuffisant pour contenir son peuple, et que maintenir une telle limite serait s'exposer à des conflits perpétuels. Le fait est, d'ailleurs, que le pays soi-disant conquis est encore à conquérir, et les Boers sont peu disposés à continuer une campagne qui pourrait bien durer plus longtemps encore que la dernière.

« Dès que la porte s'ouvrira devant nous, nous aurons hâte d'en profiter. Il nous tarde de remettre la main à l'œuvre et de répondre au désir de tant d'âmes qui soupirent après notre retour. En attendant, M. Daumas et moi nous continuons à prêcher l'Évangile à des familles de Bassoutos qui se sont momentanément réfugiées dans ce pays-ci. »

(1) Cet arrangement nous remettrait en possession de toutes nos stations, moins Mékuatling.

(Note des Rédact.)

